

LES PETITS LIVRES DE TERROIRS



Les Vexler

Une famille juive
déchirée par la guerre

ÉDITIONS TERROIRS

L'histoire de la famille Vexler figure parmi les plus sombres qui soient...

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, le Docteur Iancu Vexler, sa femme, Fajga – tous deux juifs de nationalité étrangère : lui est Roumain, elle Polonaise – sont installés à Saint-Cyr-sur-Morin depuis quelques années. Parents de quatre filles, ils vivent en parfaite osmose avec la population. Mais la déferlante nazie va totalement bouleverser cette famille unie, détruire à tout jamais son bonheur.

Quatre de ses membres seront arrêtés et déportés. Fajga et les deux aînées, Claude-Renée et Marie-Anne Florica seront exterminées à Auschwitz. Seul le Dr Vexler reviendra, brisé, de déportation.

Raconter cette histoire, celle d'une famille juive sous l'Occupation, n'est pas seulement un devoir de mémoire. Cette histoire, minuscule parcelle de la grande Histoire, nous « parle » mieux que bien des ouvrages savants. Elle donne chair à des personnes qui auraient pu être nos voisins, nos amis. Certes, elle ne nous apprend rien de neuf sur la barbarie nazie, mais elle nous incite à réfléchir sur la folie des uns, les choix des autres face à ce drame.

Et qui oserait jurer que la barbarie ne pointerait plus jamais le bout de son nez, sous une forme ou une autre ?

Tout commence si bien...



Iancu Vexler (1907 - 1990)

Iancu Vexler est né le 29 juillet 1907 à Husi, en Roumanie, dans une famille juive modeste. Désireux d'embrasser la carrière médicale et peut-être aussi d'échapper à un contexte d'antisémitisme grandissant, le jeune homme choisit d'aller suivre ses études en France. Quand il débarque à Paris en 1927, sa famille n'ayant pas les moyens de subvenir à ses besoins, il doit travailler pour gagner sa vie. Cela ne l'empêche pas de mener à bien son cursus : après sept années de dur labeur, Iancu soutient avec succès sa thèse de doctorat sur la fièvre ondulante^(*).

En 1935, son diplôme de médecine en poche, le jeune homme est censé regagner son pays et ses parents insistent d'ailleurs pour qu'il rentre. Mais il s'abstient : il sait qu'après son départ, l'antisémitisme n'a cessé de prospérer en Roumanie. Les discriminations contre les juifs, qui y sévissaient depuis plusieurs années déjà, se sont aggravées. L'accès aux études et l'exercice de nombreuses professions – dont celle de médecin – sont désormais soumis à un numerus clausus strict. Iancu n'ignore pas que s'il rentre, il aura les pires difficultés à exercer son métier. Comme la plupart de ses compatriotes juifs roumains venus étudier la médecine en France, il décide donc de rester dans notre pays. Une terre d'accueil qui paraît alors offrir toutes les garanties d'avenir..

C'est ainsi qu'en 1936, il décide de s'installer à Saint-Cyr-sur-Morin et ouvre un cabinet de généraliste au 14 rue de

** - La fièvre ondulante, plus connue aujourd'hui sous le nom de brucellose, est une maladie bactérienne transmise par les animaux. Elle est devenue rare en France depuis la mise en place de mesures prophylactiques.*

La Ferté-sous-Jouarre, une maison bourgeoise (située juste en face de l'actuel Musée des Pays de Seine-et-Marne) qu'il loue à la veuve Albert Couvreur. Il n'y vient pas seul : jeune marié, il arrive avec sa femme Fajga (née Elbaum), juive d'origine polonaise née en janvier 1906. De leur union quatre filles vont naître en six ans : Claude-Renée, en décembre 1936, Marie-Anne Florica en octobre 1938, puis Hélène-Sarah en 1940, enfin Jeanne-Marie en 1941. Le frère de Fajga, Szlama Elbaum – « l'oncle Sam » –, ouvrier agricole, célibataire né la même année que Iancu, vit avec eux.



Claude Renée (1936 - 1944)



Marie-Anne Florica (1938 - 1944)



Hélène Sarah (1940)



Jeanne Marie (1941 - 1986)



Fajda Vexler (1906 - 1942)

L'arrestation des époux Vexler

Cela dit, malgré cette démarche préventive, le Dr Vexler se sent très intégré dans ce petit coin de la France rurale qui l'a accueilli. Et comme bien d'autres, il a du mal à croire au pire... même après la grande rafle survenue le 16 juillet, à Paris – la tristement célèbre « rafle du Vel'D'hiv » – et alors que des proches font pression sur lui pour qu'il se mette à l'abri avec sa femme et ses enfants! Il refuse notamment la proposition du jeune apprenti boucher de Doue de le cacher, lui et sa famille, dans son grenier. Il refuse d'écouter les conseils inquiets de patients. Pire : l'avertissement pressant du docteur Tixier, le 18 octobre 1942, ne le fait pas réagir! Ce généraliste de Rebais, qui représente l'Ordre des médecins pour le secteur, le prévient en effet très explicitement des risques d'arrestations qui le menacent. Non seulement Iancu Vexler n'en tient pas compte, mais il semble que son épouse Fajga s'irrite fort de cette mise en garde!

Cette confiance aveugle des époux Vexler dans la démocratie française^(*) va leur coûter très cher : le médecin et sa femme sont arrêtés chez eux deux jours plus tard. Quatre-vingt-deux autres juifs étrangers vivant en Seine-et-Marne seront raflés au même moment sur ordre de la Feldkommandantür 680 de Melun. Ce matin du 21 octobre 1942, au réveil^(**), cinq ou six gendarmes de Coulommiers et de Rebais sous la direction du commandant Bonnet (cf encadré) se présentent au domicile de Iancu et Fajga Vexler.

Lorsque les forces de l'ordre françaises arrivent au 14 de la rue de La Ferté-sous-Jouarre, presque toute la famille est là : Iancu et Fajga, mais aussi son frère, Samuel Elbaum, dit « l'oncle Sam », et les deux plus jeunes filles du couple, Hélène-Sarah, deux ans et demi et Jeanne-Marie, un an. Les deux aînées, en pension chez une nourrice, Mme Cauturon, à Mauroy, un hameau de Doue, sont absentes. De toute façon, les gendarmes n'ont pas mission d'emmener tout le monde : ils ont reçu « l'ordre d'arrêter M et Mme Vexler et non d'autres ». Ils ne précisent pas que leur mission comporte également quelques actes de rapine. C'est pourtant bien ce qu'ils font en dérobant notamment des bocaux de conserve avant de quitter les lieux!

Suzanne Guibert, dont le restaurant « La Moderne » se trouve juste en face la maison des Vexler, assiste, bouleversée, à cette arrestation; elle entend les cris déchirants d'Hélène-Sarah, arrachée aux bras de ses parents. Et quand, le cœur serré, elle voit Fajga sortir, tout juste vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe noire, elle se précipite pour lui glisser une écharpe sur les épaules avant que les Allemands en civil et les gendarmes français ne la poussent dans la Citroën...



Cette grande maison, actuellement sise au 14 rue de La Ferté-sous-Jouarre, a abrité jusqu'en octobre 1942, la famille et le cabinet médical du Dr Vexler.

*- Confiance d'ailleurs partagée par de nombreux autres Juifs qui, comme eux, avaient opté pour la nationalité française depuis peu.

** - Précision retrouvée dans les notes du Dr Vexler.



À Auschwitz, tatoué 74154

La suite est l'histoire tragique qu'ont connue des millions de juifs au cours de ces années de folie. Les époux Vexler sont d'abord internés à Drancy où ils resteront jusqu'au 6 novembre 1942, date de leur départ en direction d'Auschwitz, par le convoi n° 42.

Ce seul nom d'Auschwitz résonne dans la mémoire collective comme le symbole suprême de la Shoah. À juste titre, car, contrairement à certains lieux d'internement qui sont essentiellement des « camps de concentration » où les nazis entassent les déportés, celui-là est un camp d'extermination. Ceux que l'on envoie à Auschwitz n'ont pas vocation à vivre (*voir encadré*).

C'est ainsi que, dès son arrivée, le 11 novembre, Fajga, 36 ans, est gazée puis envoyée au crématoire. Iancu, lui, aura plus de « chance ». Au moment du « tri », son apparence et sa constitution robustes lui valent d'être sélectionné pour travailler. Tatoué sous le numéro 74154, il est affecté dans un Sonderkommando, autrement dit un de ces groupes de détenus chargés de sortir les victimes des chambres à gaz et d'amener les corps jusqu'aux fours crématoires. Il s'agit bien sûr d'une « chance » toute relative, car la quasi-totalité des membres des Sonderkommando sont exterminés à leur tour au bout de quelques mois. Très vite, les déportés soumis jour après jour à ces tâches épuisantes physiquement et moralement atroces, affamés, transis de froid, menacés par la gale, les poux, les coups, tombent malades. Ils essaient pourtant de le cacher pour éviter d'être envoyés à l'infirmerie du camp... car ils le savent, rares sont ceux qui en sortent vivants.

Le témoignage de Iancu Vexler

En mars 1972, Iancu Vexler sort de son silence et accepte enfin que soient publiées les notes écrites à son retour d'Auschwitz dans une série d'articles intitulés « J'étais médecin des Tziganes à Auschwitz ». Ce témoignage terrible – malheureusement incomplet, car une partie de ses notes a été détruite – a paru dans la revue « Monde gitan ^(*) ». Il sera ensuite repris dans un ouvrage de Christian Bernadac ^(**) et développé vingt ans plus tard, en 1994 ^(***), dans une série de trois articles publiés dans la revue « Gavroche ». Les passages reproduits qui suivent sont extraits de cette publication.



*- *J'étais médecin des Tziganes à Auschwitz.* » *Monde Gitan*, 1973, n°27 puis « *La Saint-Nicolas à Auschwitz* » *Monde Gitan*, 1974, n°29.

** - « *L'holocauste oublié. Le massacre des Tziganes* » *Librairie Générale Française*, coll. *Le Livre de Poche*, 1982.

*** - « *Gavroche* », numéros 74 (mars-avril 1994), 75 (mai-août 1994) et 77 (septembre-octobre 1994).

La mort et l'hilarité

En avril 1943, Iancu Vexler, tout juste guéri du typhus, est intégré dans un kommando et découvre l'horreur :

« Après l'appel, le portier de la salle m'appela par mon nom et me dit de descendre au Washraum (salle de douche). Dans la salle de douche se trouvaient déjà trois co-détenus : "Allons au travail !" À l'autre extrémité de la salle se trouvaient alignés et superposés des morts nus [...] Je reconnus alors les Russes qui avaient attendu devant l'entrée. Ils portaient tous, au niveau du cœur, la trace d'une piqûre d'où sortait parfois une petite trainée de sang coagulé. Beaucoup avaient les yeux ouverts et une expression d'hilarité sur leurs bonnes et larges faces. Ils étaient souples, car la rigidité cadavérique n'avait pas encore opéré. J'étais horrifié. Devant ce Block attendait le chariot à ridelles hautes où, aidés par d'autres détenus, nous chargeâmes les cadavres. Nous étions entre la réalité et le cauchemar. [...] Nous traînâmes les corps à l'intérieur du crématoire où nous dûmes les ranger comme des stères de bois. Avant le coucher du soleil, tous étaient dans la salle du petit crématoire d'Auschwitz-I, prêts à l'incinération. »

Le surlendemain, appelé dans le cabinet médical, il finit par comprendre la raison de l'étrange « hilarité » des morts russes :

« On amena un malade nu et on lui dit de s'asseoir sur le tabouret. Je devais me placer derrière son dos et lui relever les bras de façon à lui maintenir les avant-bras croisés devant les yeux. Le SS remplit la seringue de phénol, enfonça l'aiguille dans le thorax au niveau du cœur [...] et injecta le contenu de la seringue. Le malade fit entendre un râle et s'affaissa. [...] La même opération se répéta 25 ou 30 fois. Les malades, pour la plupart, demandaient ce qu'on allait leur faire. La réponse était toujours la même, joviale, faite par le camarade :

– Un vaccin.

– Très bien!

Ils mouraient rassurés... »

PLACE DREUX JULES BEER CREA EN 1880
LE SEJOUR DE VOISINS, ORPHELINAT AGRICOLE

LE 22 JUILLET 1944, 34 ENFANTS, JUIFS ET LEURS 5 MONITEURS
FURENT EMMENES PAR LA GESTAPO A DRANCY, PUIS DEPORTES
LE 31 JUILLET 1944 A AUSCHWITZ PAR LE CONVOI 177.
IL N'Y EU QUE 3 SURVIVANTES.

PASSANT, SOUVIENS-TOI DE CES MARTYRS INNOCENTS.

BORDINE CHARLES Georges	METZ	REIN Régine	7 ans - NANCY
BORDINE BERTHE 7	- FORBACH	STEINBERG Jacques	9 - FORBACH
BORDINE SALOMON 7	- FORBACH	STEINBERG Madeleine	7 - FORBACH
BULKA SARAH 5	- NANCY	SZKLARZ Danielle	6 - METZ
DEMBCER CECILE 11	- METZ	SZKLARZ Nathan	12 - METZ
DEMBCER SIMON 8	- METZ	VEXLER Claude Renée	7 - ST CYR
DYMENT BEILE 16	- AULNAY	VEXLER Marie Anne	5 - ST CYR
DYMENT SARA 15	- AULNAY	WASSER Maurice	11 - PARIS
EXUMENT MAURICE 9	- NANCY	WASSER Salomon	8 - METZ
GOLDBERG SIMONE 14	- PARIS	YAHIA Denise	6 - LILLE
GOLDMAN JEANETTE 3	- PARIS	ZYLBERMANN Henri	10 - NANCY
GRIMBERG ROSETH 6	- PARIS	ZYLBERMANN Léon	9 - NANCY
HENDLER IRENE 6	- METZ	ZYLBERMANN Kora	8 - NANCY
HOLSTEIN DENISE	17 - ROUEN		
HOLZ MYRIAM 8	- NANCY		
HOLZ PAUL 7	- NANCY		
JAKUBOWICZ ESTELLE 6	- NANCY	RAHAN Myriam	20 - PARIS
KAPINSKI JEAN CLAUDE 10	- PARIS	KRUCHMAR Engel	55 - BREZNA
KOSLWICZ SUZANNE 5	- PARIS	LIPMANOWICZ Frania	17 - JEDRZYEB
LIBERMAN AGOUSH 8	- PARIS	SOKOL Régine	Survivante
NEWADYSSO MARCEL 10	- SEDAN	ZUCKERMANN Georgette	Survivante

Au centre 56 de Louveciennes, Denise Holstein, à peine sortie de l'adolescence, faisait office de « petite mère » auprès de neuf jeunes enfants, dont les deux petites Vexler.



Un médecin de campagne très estimé



Ceux qui ont connu ou approché le docteur Vexler sont unanimes : tous citent ses remarquables qualités professionnelles et humaines, sa générosité et sa bonté. Le médecin, disent-ils, ne faisait pas payer les plus pauvres, certains patients étant même pris en charge et hébergés chez lui. Cinquante ans plus tard, ils se souviennent...

« Le Dr Vexler connaissait bien Pierre Mac Orlan qui lui répétait qu'il devait se méfier. Alors, pourquoi est-il resté, pourquoi n'a-t-il pas essayé de fuir ? Nous n'avons pas compris... Il ne répondait pas non plus aux propositions qui lui étaient faites de le cacher. Il n'a pas bougé ! À son retour de déportation, Mac Orlan l'a interrogé, mais il n'a rien voulu dire, sinon cette petite phrase sybilline : « Les livres parleront... » Ma sœur, qui avait dû lui poser les mêmes questions et reçu la même réponse, m'avait d'ailleurs conseillé de ne surtout pas l'interroger sur ce passé, de faire comme si de rien n'était... Je dois dire qu'il n'était plus le même. Toujours gentil avec les malades, mais moins ouvert. **(Renée Evrat)**.

◀ Chez Pierre Mac Orlan, l'ancu Vexler et Maurice de Vlaminck. À gauche, la femme du peintre et sa fille.

« Nous le faisons souvent venir pour ma mère qui était de santé fragile et dépressive : il était très patient et n'hésitait pas à passer une heure avec elle pour la reconforter. (...) Nous lui avons conservé notre clientèle jusqu'en 1942, date de son arrestation et de sa déportation. Son dévouement et l'idée qu'il se faisait de son devoir envers ses patients furent la cause de sa déportation et de celle de sa famille : il a en effet tenu à assister Mme D. jusqu'à son accouchement, lequel présentait des difficultés. Pendant sa captivité, de jeunes médecins s'étaient installés. Néanmoins, dès son retour en 1945, il retrouva sa clientèle... » **(Roger Depiquigny)**

« Le Dr Vexler fut mon médecin de 1957 à 1965. C'était un homme très gentil, affable, un grand béret noir vissé sur le crâne. Il venait soigner les enfants de la DDASS que ma voisine gardait à Saint-Germain. Il ne

parlait jamais de son parcours horrible que j'ai découvert bien plus tard. » **(Lucette Milet)**

« Le Dr Vexler fut notre médecin de famille. Un homme droit, toujours prêt à aider les gens, physiquement et moralement. En 1946, quand il a repris son activité de médecin après le terrible drame qui a affecté sa famille, il était encore plus près de ses patients, parfois le regard perdu dans ses pensées, mais toujours le même, courageux, très professionnel. » **(Fernand Helmbacher)**



Les Vexler

Une famille juive déchirée par la guerre

L'ouvrage retrace l'histoire tragique d'une famille juive prise dans la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale, celle de Iancu Vexler, de son épouse Fajga et de leurs quatre fillettes. Apprécié de ses patients, le Dr Vexler, citoyen roumain venu se former en France, s'était installé en 1936 comme médecin à Saint-Cyr-sur-Morin, petit village de Seine-et-Marne. Victimes du nazisme, les époux Vexler sont arrêtés en octobre 1942 et déportés à Auschwitz. Si Fajga est gazée dès son arrivée, Iancu, lui, est sélectionné pour travailler dans un sonderkommando. Grâce à la complicité de ses confrères médecins polonais et roumains mais aussi à ses propres compétences, médicales et linguistiques (il parle six langues), il échappe plusieurs fois à la mort. Et finit propulsé médecin dans le camp des Tziganes... sous les ordres du tristement célèbre Dr Josef Mengele ! C'est un homme épuisé et totalement brisé que les troupes russes libèrent en mai 1945. Un veuf qui, de retour en France, apprend la mort de ses deux filles aînées, déportées en août 1944 dans l'un des derniers convois vers Auschwitz. Resté très discret sur ces années de malheur absolu, Iancu Vexler a cependant laissé quelques témoignages pudiques, repris partiellement dans ce document.

Avec le soutien de la



Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah



12,00 €



ÉDITIONS TERROIRS